

A. DUPOUY



Le phare d'Eckmühl

# PENMARC'H

Photographies JOS LE DOARÉ

AUGUSTE DUPOUY

# PENMARC'H

PHOTOGRAPHIES  
DE  
JOS LE DOARÉ

1951

ÉDITION JOS LE DOARÉ  
EN VENTE CHEZ M. LE RECTEUR  
DE PENMARC'H

Dans la même collection : Photographies de JOS LE DOARÉ

**Notre-Dame du Folgoët.** Texte de Alexandre Masseron  
**Sainte Anne la Palud.** Texte de Bernard de Parades  
**Pleyben, son Calvaire.** Texte de Madeleine Morreau-Pellen  
**Locronan et sa Troménié.** Texte de Clotilde Bauguion  
**Landévennec et son Abbaye.** Texte de Abwinnoc

Du même auteur : ouvrages sur la Bretagne

**Etudes :**

Pêcheurs bretons. 1920.  
Brest et Lorient. 1922.  
Les peintres de la Bretagne. 1924.  
Le Breton Yves de Kerguélen. 1929.  
Histoire de Bretagne. 1932.  
Face au soleil couchant : Brest, la côte et les Iles. 1934.  
Au Pays breton : la Cornouaille. 1936.  
Charcot. 1938.  
La Basse-Bretagne. 1940.  
Michelet en Bretagne. 1947.  
Au Pays bigouden, brodeurs, brodeuses, broderies. 1947.

**Romans et récits :**

L'Affligé. 1920.  
Le Chemin de ronde. 1923.  
La Paix des champs. 1925.  
L'Homme de la Palud. 1931.

**En collaboration avec Charles Le Goffic :**

Brocéliande. 1932.  
avec Chassé, Vallaux, Waquet :  
Visages de la Bretagne. 1941.

# PENMARC'H

## VUE D'ENSEMBLE

Penmarc'h signifie tête de cheval. Comment expliquer ce nom, que traduit en un roman authentique celui de Cap-Caval, encore annexé à celui de Beuzec, pour distinguer le village qui le porte de Beuzec-Cap-Sizun et de Beuzec-Conq ? Si l'on vous fait longer devant Kérity la digue naturelle des Etocs, on vous désignera peut-être, entre deux de ses nombreuses échancrures, le plus massif de ses rochers : c'est Penmarc'h-Coz, la vieille tête de cheval ou la tête du vieux cheval. Tirez-en, si vous le pouvez, une explication.

Penmarc'h est un pays on ne peut plus ouvert. Quand, sur la route qui de Pont-l'Abbé vous y mène, vous avez dépassé d'un demi-kilomètre Plomeur, il est rare que vous ne soyez accueilli par une bonne gifle amicale du vent du large. Et, passé le hameau de Lestriguou, vous apercevez bientôt la mer à droite, la mer à gauche, entre les deux un pays en forme de trapèze, singulièrement plat et dépouillé : c'est lui.



La plaine de Penmarc'h vue  
du haut du phare d'Eckmühl



Du haut du phare d'Eckmühl :  
vue sur Notre-Dame de la Joie,  
Saint-Guénolé, la baie d'Audierne  
et la côte

## DE LA CÔTE A L'ARRIERE-PAYS

Du haut du phare d'Eckmühl, incomparable belvédère, on le tient tout entier sous son regard. Terre ou mer, les deux plaines sont au même niveau, et la plus ondulée des deux n'est pas toujours la plaine terrestre. Quelles vagues aux jours de tempête, parfois même par le plus beau temps ! Quelles montagnes d'eau salée, et quels ravins ! La mer, ici, est une conquérante.

Des courtines et des bastions de roches granitiques s'opposent par endroits à ses assauts. Elles ne sont pas très hautes : (dix, quinze mètres au maximum), mais d'une épaisseur et d'une solidité qui défileraient les bétons de l'organisation Todt. Les plus imposantes flanquent le *ménez* de Saint-Guénolé. (On traduit *ménez* par montagne : c'est beaucoup dire.) Les lames, en se brisant sur elles avec fracas, offrent un spectacle auquel cette faible altitude n'ôte rien de sa puissance et de sa majesté. Au contraire : mieux qu'au Raz, qu'à Pen-Hir ou qu'à Saint-Mathieu, on peut en jouir pleinement, parce qu'on la domine moins. On voit venir à soi les monstrueux et somptueux rouleaux d'émeraude, se déployer au-dessus de soi les éventails d'un blanc de neige, jaillir les panaches pour géants. A mer basse, rassemblés par milliers dans les couloirs rocheux qu'a vidés le jusant, les flocons d'écume y grelottent, tourmentés par le vent qui s'amuse à en faire voler au-dessus du pays comme des compagnies fantômes d'oiseaux blancs.

Les estivants ont donné des noms à ces roches, tels que Lion, Crocodile, Oreilles de lapin, etc. Elles en ont de plus anciens, traduits ou non du breton : par exemple, le Moine, la Chaise (*Gador*), l'île de la Croix (*Enez ar Groez*), l'Echine de jument (*Kein Kesek*), le Frégate (*Lestr*). On n'en finirait pas de les nommer, et quant à expliquer ces noms, ce n'est pas toujours facile ; pour ne point nous borner au rivage, que signifie le mot *Etocs*, qui est français, et celui de *Hélou*, qui désigne en breton la même chaîne de roches ? On a proposé une explication, mais elle ne s'impose pas. La plupart de ces noms, d'ailleurs, n'ont rien de sinistre, rien de péjoratif, même s'ils désignent des roches très mal famées. Faisons exception pour la Voleuse (*Laérés*) et peut-être pour le Front ou le Seuil de l'Enfer (*Talifern*), désignant le voisin immédiat de la Roche des victimes, celle-ci d'une célébrité tragique, quoique Poul-Briel, un peu plus à l'Est, totalise certainement un plus grand nombre de noyés.



Le plus haut des deux menhirs de Kerscaven



Dolmen près de Lestriguiou sur la route de Plomeur

Recommandons Taliferu aux grimpeurs, en leur disant qu'il n'est pas besoin d'être alpiniste ni spéléologue pour s'introduire dans sa grotte, qui est petite, mais dont la voûte et les parois vous donnent une impression extraordinaire de masse et de grandeur. A gauche, quand on en sort, on peut admirer une brèche formidable dans un granit presque noir et, si l'on a l'œil coloriste, des jaunes, des verts, des pourpres, des lilas admirablement nuancés et harmonisés... sans parler d'une cuvette antédiluvienne où l'eau est si transparente et si étrangement calme, à quelques mètres de furieux bouillonnements, qu'il faut y mettre le doigt pour croire à sa présence.

Où ce rempart de pierre fait défaut, intervient un cordon de sable qui n'a pas la même résistance, surtout quand les riverains le réduisent, comme il arrive, à coups de bêche. Imprudence d'autant plus dangereuse que dans ce pays plat des ruisseaux, des marais favorisent encore l'invasion. Un peu partout l'eau suinte et, dès la mi-automne, c'est une terre à demi-noyée, chère aux bécassines, aux sarcelles, aux poules d'eau et aux oies sauvages (du moins l'était-elle quand on n'y avait pas tant bâti). Vienne un raz de marée comme en 1896 et en 1924, et l'on est menacé de submersion totale : comme la ville d'Is. Aussi les Ponts-et-Chaussées ont-ils, çà et là, mis « un frein à la fureur des flots » sous la forme d'un muret de l'Atlantique, en bon granit bien cimenté ; mais la mer ne se tient pas pour battue, et elle affouille par endroits ce petit mur.

L'arrière-pays a moins à craindre. Le terrain, au delà du bourg, se relève un peu, en même temps que s'accroît le domaine des arbres. Sauf des sureaux, des fusains, des figuiers qui poussent assez bien quand le moindre abri les protège de l'embrun de mer, et des tamaris comme sur la côte basque ou celle de Provence, point de vrais arbres sur cette côte. Ils ne commencent que dans la région du bourg ; d'abord les ormes, soit les ancêtres de l'ancien cimetière, soit ceux du Pénity. Après eux viennent les pins, quelques peupliers nains, quelques frênes, mais les uns comme les autres couchés à peu près tous dans le même sens, sous le souffle dominateur du vent d'ouest.

## MEGALITHES ET PREHISTOIRE

Une plaine basse, exposée ainsi au péril de la mer, on croirait que l'homme a tardé à s'y établir ; il n'est peut-être pas en Bretagne de pays plus anciennement peuplé ; il n'en

est guère aujourd'hui, en dehors des villes, où la densité de la population soit plus forte.

Au Musée Préhistorique de Porz-Carn dont il fut le fondateur, le commandant Bénard Le Ponthois, de tragique mémoire, a réuni des squelettes et des pierres vénérables trouvés dans la région. Il a signalé aussi à la Torche des *kjœkken-mœdding* (c'est-à-dire des amas de déchets de cuisine) qui seraient dus à de primitifs ichtyophages. Il se peut que certaines de ses identifications fussent plus péremptoires que justifiées, et qu'il ait parfois confondu préhistoire et protohistoire — subtil distinguo que je recueillis au Collège de France de la bouche du docteur Capitan — mais il est hors de doute que le pays était habité à l'époque du bronze : témoin les deux menhirs de Kerscaven, le dolmen de Lestriguou et quelques autres, ce qui reste des tumulus du Viben et de Poul-Guen, d'où l'archéologue Du Châtellier a tiré quantité d'outils, d'armes et de bijoux qui se trouvent en partie au manoir de Kernuz, entre Plomeur et Pont-l'Abbé, en partie au musée de Saint-Germain-en-Laye.

## HISTOIRE ET LEGENDE

L'histoire de ce vieux Cap-Caval ne remonte guère au delà du XV<sup>e</sup> siècle. La légende se donne un peu plus d'espace, n'ayant aucun besoin d'archives pour se constituer. Saint Nonna, patron du pays, a, bien entendu, la sienne. En voici une variante, telle que me l'a contée un équipage kérytien, sur l'île même où aborda le pieux archevêque d'Armagh en Hibernie. On commença par me montrer l'espèce de plate en granit sur laquelle il avait fait la traversée avec son frère Tudy et sa sœur Tunveah (en français Thumette) ; elle avait encore, à l'arrière, son trou de godille. Venant évangéliser les habitants, les voyageurs se demandaient où bâtir chacun leur oratoire. Ils virent à leurs pieds de gros galets ronds. Ils étaient là pour leur transmettre la réponse de Dieu : ils en lanceraient chacun un le plus loin possible vers le levant : où la pierre s'arrêterait, là ils s'arrêteraient aussi. Celle de Thumette, faible jouvencelle, ne parvint qu'au lieu où se bâtit plus tard Kéryty. Nonna, plus fort, fit rouler la sienne jusqu'au Penmarc'h actuel. Tudy, athlète merveilleux, atteignit à quatre grandes lieues l'emplacement du bourg qui lui doit son nom.

Quant à saint Guénolé, autre patron du pays, il patronne encore bien d'autres localités en Bretagne, et jusqu'en Picardie.



Rochers à Saint-Guénolé.  
Au fond, la côte de la  
baie d'Audierne



Notre-Dame de la Joie  
derrière le mur côtier  
de défense

où ses os durent chercher un refuge au temps des invasions normandes. Il porte un des grands noms de l'hagiographie bretonne. Il n'était pas venu d'outre-mer, comme les précédents. Natif de Ploufragan en Domnonée, il alla vers l'ouest, jusqu'à un estuaire au bord duquel il fonda la célèbre abbaye de Landévennec (les religieux de Kerbénéat s'apprêtent à la relever de ses ruines). Qui donc ignore l'histoire de ses rapports avec le roi Grallon et celle de la fille du roi, l'impudique Dahut, celle de la trop frivole ville d'Is ? Une histoire très mêlée de légende, il va sans dire.

N'est-ce pas une autre légende — celle-ci intéressant les deux cantons bigouden — que la filiation mongolique invoquée par de faux savants et complaisamment adoptée par des écrivains plus épris de mystère que d'exactitude ? Il n'y a aucune raison sérieuse, historique ou anthropologique, pour y croire. Quelques apparences, amplifiées et multipliées à plaisir, tenaient surtout au costume des femmes, car c'étaient elles presque toujours dont on invoquait le facies et l'allure. Il suffit aujourd'hui de regarder les alertes jeunes filles de Penmarc'h pour se persuader qu'elles sont les sœurs authentiques de celles de Pleyben, de Plougastel ou du Riec-sur-Belon.

Quelques rares documents d'archives et l'examen un peu attentif du pays nous laissent entrevoir ce que fut dans le passé la vie de cette plaine basse. Elle y était certainement moins dispersée que de nos jours. Les quatre agglomérations actuelles datent de loin — trois ports et le bourg paroissial, qui s'appelaient alors Tréoultré, le nom de Penmarc'h désignant plutôt tout l'ensemble. Le bourg avait préséance sur les ports, comme Plomeur et Trefflagat sur Guilvinec, Beuzec-Connq sur Concarneau, Ploaré sur Douarnenez. En dehors du bourg, les hameaux ne manquaient pas. L'élevage et le labourage étaient, comme ils le sont encore, deux bonnes mamelles. Les vilains (nous dirions les villageois) cherchaient de préférence les moindres bosses pour s'y installer. Une demi-toise de surélévation pouvait suffire. Ils évitaient le marécage, et c'est là aussi qu'est la bonne terre, là qu'ils avaient le plus de chance de voir pousser l'orge (dont on faisait encore, il y a soixante ans, le pain de ménage), un peu de blé, un peu de chanvre, des choux. Ainsi s'expliquent, au delà ou en deçà du bourg, Lescorz, Poul-Guen, la Madeleine, Keradennec, Kervilon, Kervédal, Kerouil : cela se lit sur le sol comme sur une carte d'atlas.

Mais c'est de la mer que provenait principalement la prospérité du pays. Les champs mêmes lui devaient le goémon qui



Eglise Saint-Nonna  
au bourg de Penmarc'h

Le chevet de l'église





les fertilisait. L'activité était grande sur la côte, surtout à Kéridy, dont le port était peut-être plus avancé qu'il ne l'est aujourd'hui vers les Etocs, vers l'eau profonde que réclamaient pour le mouillage ou l'accostage ses barques de pêche et ses caboteurs. A Kéridy étaient les sécheries et fumeries de congres, de juliennes, de merlus (on a dit aussi de morues) qu'on pêchait dans les eaux côtières et qu'on allait porter par mer, ainsi que des sardines et des maquereaux salés, du grain parfois ou de la toile, à Nantes et à Bordeaux; le vin faisait un bon fret de retour. Les relations n'étaient pas rares non plus avec le pays basque et l'Espagne.

### MONUMENTS RELIGIEUX

Comme témoignage de cette importance des industries de la mer, nous avons les caravelles, les marins, les poissons sculptés sur les murs de Saint-Nonna et sur la tour de Saint-Guénolé. Comme témoins de la prospérité générale, nous avons ces églises et leurs contemporaines, quel que soit leur état présent. Intactes ou non, il est à noter qu'elles appartiennent toutes à la même époque: la fin du XV<sup>e</sup> siècle et le début du XVI<sup>e</sup>. Anne de Bretagne était alors reine de France. Il est d'ailleurs à croire que plusieurs n'ont fait qu'en remplacer d'autres.

Plus ancien de quelques années paraît être le calvaire de Tronoën, l'ancêtre des calvaires bretons, et sans doute avec lui l'élégante chapelle voûtée de pierre (rareté en Basse-Bretagne) qui sanctifie une palud fleurant l'immortelle, l'oignon sauvage et la menthe. Tronoën est en Saint-Jean, par delà la Torche (*Dorchen* signifie coussin), qui est en Plomeur. Mais nous sommes toujours au Cap-Caval, c'est-à-dire en Penmarc'h, au sens large du nom. Ainsi l'entendait-on au moyen-âge, quand Saint-Guénolé était une trêve de Beuzec.

Une cathédrale de la mer, me disait Le Goffic, en revoyant Saint-Nonna. Bien imposante, en effet, malgré le bonnet d'ardoises qui en coiffe la haute et large tour. Quand elle aura repris ses vieux vitraux, ses trois nefs auront recouvré leur mysticité d'avant guerre, avec le caractère féodal que lui conféraient les armoiries des seigneurs du Pont, de Rostréhen, de Rohan, de Névet, de Lescoulouarn. Aura-t-elle retrouvé aussi la pierre qui terminait le joli clocher de son transept?



La tour de Saint-Guénolé

Une pire disgrâce afflige la fontaine que le patron du pays honore de son saint nom. Elle se trouve au bord de la route qui va de Kéridy à Penmarc'h. Nous l'avons connue dans sa simplicité harmonieuse, qui enchantait des artistes. Le ciment en a fait un lavoir modèle. O progrès, voilà bien de tes coups !

La chapelle de Notre-Dame de la Joie, monument classé comme l'église du bourg, a reçu naguère les soins des Beaux-Arts, qui lui ont refait entièrement, et en mieux, sa toiture. On y dit la messe le dimanche, pour épargner à ses voisins des pas superflus. Un mur bas de défense s'interpose entre elle et la mer. Ce n'est pas un embellissement. De gros blocs assemblés en une sorte de muraille cyclopéenne, moins correcte et moins maigre, auraient peut-être aussi bien fait l'affaire, tout en assurant, pour l'œil, la liaison avec la grève et les plateaux géométriques de la mer basse ; mais il n'y avait, à l'époque de cette maçonnerie, ni bull-dozer ni commission des sites.

A Kéridy, Sainte-Thumette, autre monument classé, était une ruine, mais réparable. On la répare. Pourquoi ? Parce que Kéridy est devenu paroisse. Son recteur avait mission de lui trouver une église. Il pouvait en faire bâtir une. Il a jugé préférable de faire restaurer l'ancienne : n'était-ce pas le bon parti ? Ce ne sera peut-être pas meilleur marché que du neuf, car les Beaux-Arts ont pris en mains cette restauration, et ce n'est pas de l'ardoise commune, de la charpente médiocre ni du moellon sous crépi qu'il leur faut.

Saint-Guérolé, devenu également paroisse quelques années avant Kéridy, n'a pas eu la même chance. C'est que là il ne s'agissait pas seulement de réparer, mais encore de reconstruire. Sa tour bien connue — trop en la circonstance — a seule survécu. Mais les fondations de la nef subsistent. On y a dit la messe, baptisé, marié jusqu'en 1722. On a enterré dans le cimetière qui la longeait, comme l'a prouvé l'exhumation récente d'une belle dalle funéraire sans inscription, mais ornée d'armoiries en relief. Un projet de reconstruction fut soumis aux Beaux-Arts, qui ne l'approuvèrent pas. On pouvait leur en soumettre un autre : ils ne l'ont pas voulu, par dévotion à l'authentique, défiance du vieux neuf, et puis parce que la solitude de la tour est déjà une tradition, illustrée par de nombreux peintres, dont quelques maîtres. Il est à craindre que cette solitude ne soit bientôt qu'un souvenir. Et c'est commencé. Alors ne valait-il pas mieux rétablir une tradition plus ancienne ? En attendant, une salle de bal, dûment purifiée, tient lieu d'église, et la pluie, profitant des lacunes de la

couverture, fait son œuvre dans la vieille tour, au mépris du classement officiel.

D'autres afeules, d'autres chapelles, celle de la Madeleine parmi des toits dont on ne sait plus l'âge et à proximité d'une fontaine sainte, celle de Saint-Pierre près du sémaphore, celle de Saint-Marc près de Keradennec, se tiennent encore assez bien. Il y en avait une autre dans Kerouil, dédiée à saint Fiacre. Je ne l'ai jamais vue. Elle a laissé pour témoin une croix de pierre sur un socle à degrés, contre lequel le Service des Eaux a jugé bon d'appliquer une borne-fontaine.

## MANOIRS

Les maisons nobles ont relativement moins résisté. Il y en eut en belle abondance, surtout dans la partie sud du pays. Il en reste peu d'exemplaires. Le mieux conservé est Kérouzi, à l'entrée de l'agglomération kéridyenne, restauré avec amour par ses derniers occupants. Ce fut une forteresse, c'est, depuis peu, le presbytère. Plus à l'ouest, Kerbézec était également fortifié, mais son mur à créneaux a été abattu, et la jolie porte gothique, en un fin kersanton qui avait pris, à vieillir, le ton du plus beau bronze, est allé orner le jardin peu fleuri d'une maison d'été, où elle ne tient à rien, ne sert à rien, en dépit d'une des plus sûres lois de l'esthétique architecturale.

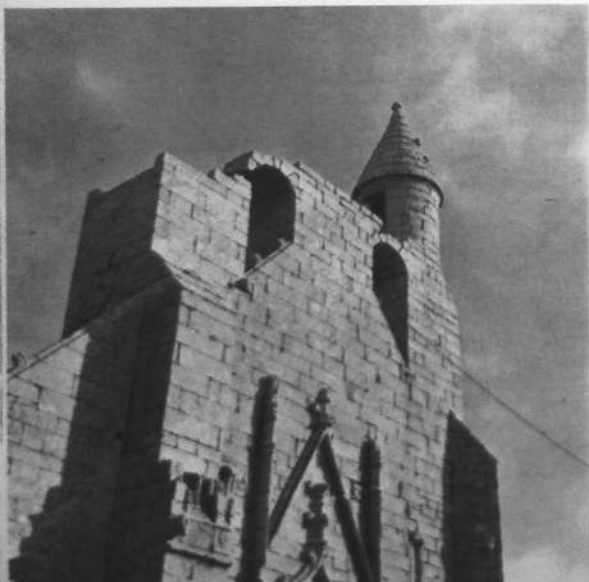
Comme beaucoup de manoirs tombés en roture, Kéron, à mi-route entre Saint-Guérolé et le bourg, avait plus grand air quand aucun voisinage de mur blanchi ne jurait avec l'appareil de ses pierres taillées. Le Pénity, qui fut la résidence des sœurs de la Sagesse avant d'abriter les petites filles d'une école communale, est une ancienne gentilhommière dont le mur d'enceinte à créneaux existe encore. Son voisin, Porz-Lambert, se dégrade rapidement, bien que ce soit un monument inscrit, sinon classé. Il a gardé l'ogive de sa grande porte charretière, mais il a perdu sa toiture, le sommet d'un pignon et une partie de la gracieuse cheminée en forme de beffroi ou de campanile. En revanche, on peut voir à Kéridy, presque cachée derrière une usine, une vieille maisonnette en parfait état qui est là comme un charmant anachronisme, avec ses loyales pierres de taille et ses moulures soignées. Et, çà et là, on trouve encore une fenêtre à meneaux, une accolade au-dessus d'une porte ; mais surtout, dans le muret d'un champ, dans le pignon d'une crèche, beaucoup de granit taillé qui n'est plus à sa place.



Notre-Dame de Tronoën  
et le calvaire



Le calvaire de Tronoën



Saint-Funeh  
(ou Trumet) à Kerity

## TROIS SIECLES DE DECADENCE

Lorsque Cambry, sous la Convention, et Fréminville, sous la Restauration, ont visité Penmarc'h, ils ont été frappés de la quantité de ruines qui s'y trouvaient. Il apparaît bien qu'après une ère de prospérité la vie s'y soit mise au ralenti, et que le pays ait végété au XVII<sup>e</sup>, au XVIII<sup>e</sup> siècles, et pendant la majeure partie du XIX<sup>e</sup>. Que s'est-il donc passé à la fin du XVI<sup>e</sup>, qui en ait tari brusquement les sources, ou du moins l'une d'elles ? La principale était la pêche, avec les magasins à terre et le cabotage qui s'ensuivait. Faut-il croire à une concurrence massive des premiers terre-neuvas, à une victoire immédiate de la morue sur le merlus ? à une grande et irréparable catastrophe maritime ? Une tradition parle, sans préciser la date, de cinq cents barques de pêche englouties le même jour avec leurs équipages. On comptait ainsi l'événement il y a une soixantaine d'années : c'était un vendredi saint. Sans égard à la commémoration de ce jour, toute la flotille avait pris la mer. L'une des barques, la dernière sortie, remarqua une croix rouge sur les voiles qui la précédaient. Elle se hâta de rentrer au port, qui fut le port du salut pour elle seule.

Mais il y a un fait historique incontestable, rapporté par un contemporain, le chanoine Moreau, Quimpérois, dont l'esprit assez caustique ne devait pas se repaître d'on-dit. En 1595, un jeune bandit de grande allure, le sire de La Fontenelle, de bonne noblesse bretonne, qui s'était fait ligueur par ambition, vint assiéger Penmarc'h, c'est-à-dire l'église Saint-Nonna, transformée en forteresse, s'en empara par ruse et par force, massacra des milliers d'habitants, brûla, pillà, mit une garnison dans Kérouzi et fit main basse sur la flotille, dont les plus forts bateaux, armés en guerre, furent dirigés sur l'îlot qui constituait son repaire devant Douarnenez, l'actuelle île Tristan. Le narrateur ajoute qu'après ce coup terrible toutes les tentatives des habitants pour se relever furent vaines, et il prédit que les suivantes, s'il s'en produit, n'auront pas plus de succès. Est-il besoin d'une autre explication ?

## RETOUR DE FORTUNE

Très peuplé, semble-t-il, vers 1500 (on a parlé de 10.000, de 14.000 âmes ; gardons-nous de ces précisions), Penmarc'h n'en comptait plus que 900 en 1802. Il y en a 7.000 en 1950.

Hissons-nous encore jusqu'à la lanterne du phare d'Eckmühl, et regardons. Des ruines ? Elles sont perdues dans le foisonnement des maisons neuves ou rajeunies de chaux qui se groupent, se dispersent, s'échelonnent le long des routes. Voilà qui ne sent pas la désolation. Une fois de plus, on se demande : d'où vient cela ? De la terre ? de la mer ? ou de quoi d'autre ?

Les progrès de l'agriculture se font, bien entendu, sentir ici comme ailleurs. Où elle est cultivable, la terre de Penmarc'h, bien amendée, est bonne. Le blé, qui dans beaucoup de champs a remplacé l'orge, y mûrit quinze jours plus vite qu'à l'intérieur de la Cornouaille. Légère, sablonneuse, elle convient admirablement à la pomme de terre, et même l'obsote allemande ou l'abondance de Metz, ces fades tubercules, y prennent une saveur nouvelle, sans valoir pourtant les variétés d'autrefois : la saucisse rose, la fin de siècle, la *bleon glaz* (fleur bleue) et l'*aval douar kranw* (pomme de terre noix) qui faisaient les délices des amateurs.

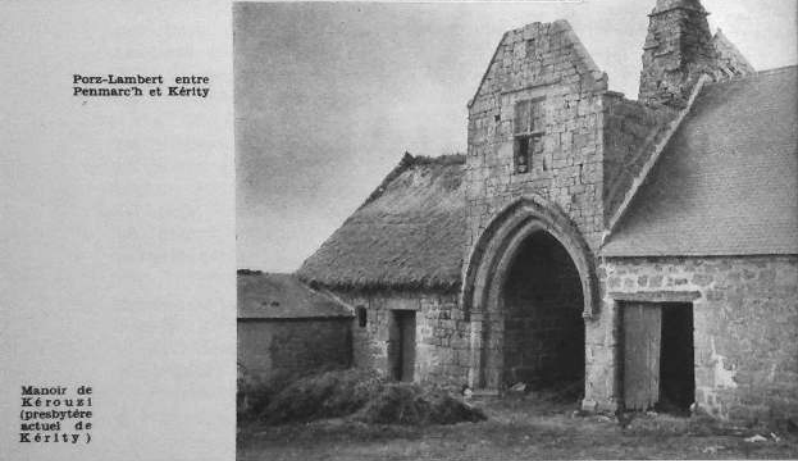
Ce n'est pas un terroir de grande propriété, mais il est cultivé comme un jardin, pour peu que le sol s'y prête. La multiplication des logis en a quelque peu réduit la surface arable, mais les drainages ont compensé cette perte. Même les parties inondées l'hiver ne sont pas inutiles : elles donnent du foin et des roseaux. Au temps des chaumières, ces roseaux remplaçaient avantageusement le chaume.

Quoi qu'il en soit, l'agriculture n'a pu évoluer que lentement, et l'élevage n'a guère changé, sans doute, au cours des siècles. Le changement, c'est encore de la mer qu'il est venu. C'est la pêche qui l'a produit — disons, pour préciser, la pêche de la sardine, ravivée elle-même par l'industrie de la conserve.

Vingt-cinq ans plus tôt, cette industrie s'organisait à Douarnenez et à Concarneau, amenant avec elle la prospérité. Or la sardine abondait chaque été dans la baie d'Audierne : pourquoi ne pas la mettre en boîtes à Penmarc'h ? Pourquoi ne pas la pêcher à cette fin ? Des trois ports, Kéridy, Saint-Guénolé et Saint-Pierre, c'était Kéridy le plus important, le plus commode. Saint-Pierre n'offrait aux chaloupes qu'un havre étroit et d'accès difficile par grosse mer. Saint-Guénolé était moins accessible encore, quand les brisants barraient sa grande passe. Kéridy était le plus sûr et, même dans sa décadence, il gardait le souvenir confus, mais vivace, de son importance passée. Ce sentiment n'allait pas sans un peu de morgue à l'égard des deux autres ports et de la population bigouden. Les hommes y étaient tous marins, tous portaient le béret et la vareuse ; toutes les



Ferme de Leur-Venn  
sur la route de Penmarc'h



Porz-Lambert entre  
Penmarc'h et Kérity

Manoir de  
Kérouz  
(presbytère  
actuel de  
Kérity)



femmes, la coiffe, la guimpe et le fichu, celui-ci remplacé, aux grands jours, par le long châle. Elle n'allait pas mal à un jeune visage, cette coiffe d'artisanne, dont les brides, nouées en rosette sur le bandeau, semblent les ailes d'une libellule blanche, surprise dans son vol et fixée là. Elle garde encore quelques fidèles, plus ou moins âgées. Mais la coiffe bigouden a gagné sur elle des points avant d'en céder à la mode de ville.

Les marins de Kérity — ceux qui ne naviguaient pas sur les navires de guerre ou de commerce — se livraient à une petite pêche artisanale. Ils se mirent à la sardine délibérément, suivis aussitôt par les demi-paysans de Saint-Pierre et de Saint-Guénoilé. Saint-Pierre n'a jamais eu d'usine de conserves. Et ce n'est pas Kérity qui en eut le plus ; ce fut Saint-Guénoilé, le voisin immédiat de la baie. Saint-Guénoilé n'était pas un nouveau-né à cette date. Quand on refit sa jetée, il y a quelque soixante ans, un maçon trouva parmi les pierres de son ancienne cale une monnaie de cuivre sicilienne à l'effigie d'un tyran d'Agrigente, vieille d'environ vingt-trois siècles : voilà qui donne à réfléchir. D'autre part son église était assez grande pour une bonne quantité de fidèles. Cependant il ne se trouvait dans son port, en 1880, que quatre chaloupes indigènes. Encore l'une des quatre avait-elle pour patron un Douarneniste. Mais celles de Kérity et de Saint-Pierre y venaient, il en venait aussi de Guilvinec, et quelquefois de Lesconil, de l'Île-Tudy, de Concarneau, d'Audierne, de Douarnenez, même de plus loin. Ce fut très tôt, en Penmarc'h, le principal port de vente.

## LES TEMPS DIFFICILES

### LE FILET SAUVEUR

De 1880 à 1887, les pêcheurs sardiniers jouèrent de malheur sur presque toute la côte bretonne, notamment sur celle de Penmarc'h. Pas de sardine, ou, si elle apparaissait, elle ne mettait aucun empressement à se faire prendre. On imagina bien vite un engin pour la prendre tout de même : au lieu du filet droit, du filet passif qui attend, à l'arrière de la chaloupe, son bon plaisir, la senne ou le filet tournant qui la cerne. Des essais concluants eurent lieu à Douarnenez. Ce fut un tollé non pas unanime, mais assez retentissant pour que le filet sauveur fût proscrit.

Les pêcheurs de Penmarc'h, faisant valoir les difficultés



Le phare d'Eckmühl

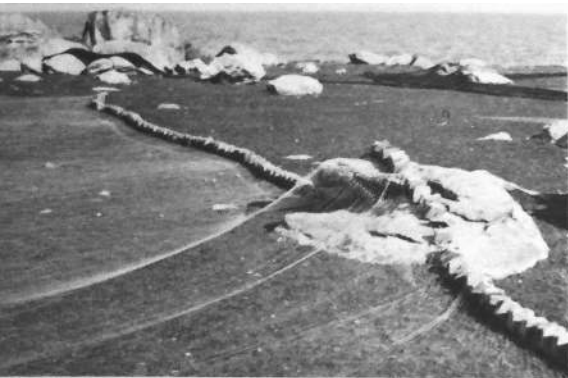
de leur métier sur leur mer irritabile et dans leurs ports précoces, obtinrent quelques dérogations en leur faveur. Mais que de persévérance il fallut pour un maigre avantage ! Que de requêtes, de pétitions, de voyages, de lettres et de télégrammes ! Disons-le sans fausse discrétion, non par vanité de famille, mais parce qu'il s'agit d'un point d'histoire plus que locale : notre père joua un rôle de protagoniste dans ce long drame obscur, dont le résultat le plus clair fut de susciter, ou du moins de précipiter la concurrence redoutable de l'Espagne et du Portugal dans l'exercice d'une industrie jusque là toute française. Son action était si connue en haut lieu, que des bulletins officiels ont donné son nom au filet tournant de nos pêcheurs, bien qu'il ne l'ait pas inventé et qu'il ne vendit de filets d'aucune sorte ; on l'appelle plus souvent filet de Saint-Guérolé, et c'est une appellation justifiée.

Contre un préjugé rien ne prévaut, mais les faits sont là : tandis que la plupart des ports sardiniens, hostiles sans raison valable audit engin, voyaient diminuer de façon alarmante leur flottille sardinière, qu'à Concarneau, par exemple, les 600 barques qui la composaient se réduisaient à une trentaine, que Kérity même, entraîné par l'exemple, renonçait peu à peu à cette pêche, la plus facile de toutes et la plus rémunératrice quand elle donne, Saint-Guérolé devenait le principal port sardinier de Penmarc'h et le second de toute la Bretagne, après Douarnenez, resté fidèle à l'ancien filet et qui ne le regrette pas, mais dont la flottille sardinière a diminué, en cinquante ans, des trois quarts.

Aujourd'hui, sauf à Douarnenez, l'engin de progrès a partout gain de cause. On ne se contente même pas du filet tournant, on a adopté la bolinche basque, cinq ou six fois plus grande : c'est plus qu'on ne souhaitait, il se peut même que ce soit trop.

La pêche de la sardine n'exclut pas les autres et les pêcheurs de Penmarc'h usent aussi du chalut et des palangres, ils font traîner au grand large leurs lignes à thons et dériver jusqu'aux approches de l'Irlande et de l'Angleterre leurs filets à maquereaux. Sans préjudice des petites pêches littorales au filet de fond, au tramail, au casier, à la ligne, qui, n'entraînant pas de grands frais, ne sont pas toujours les moins avantageuses.

Petits ou grands, les bateaux ont suivi l'évolution générale : ils sont motorisés. Cette métamorphose n'a pas fait la joie des artistes et l'on comprend leur regret des belles voiles gonflées de vent et des fines manœuvres. Cependant, lorsque, mouillé

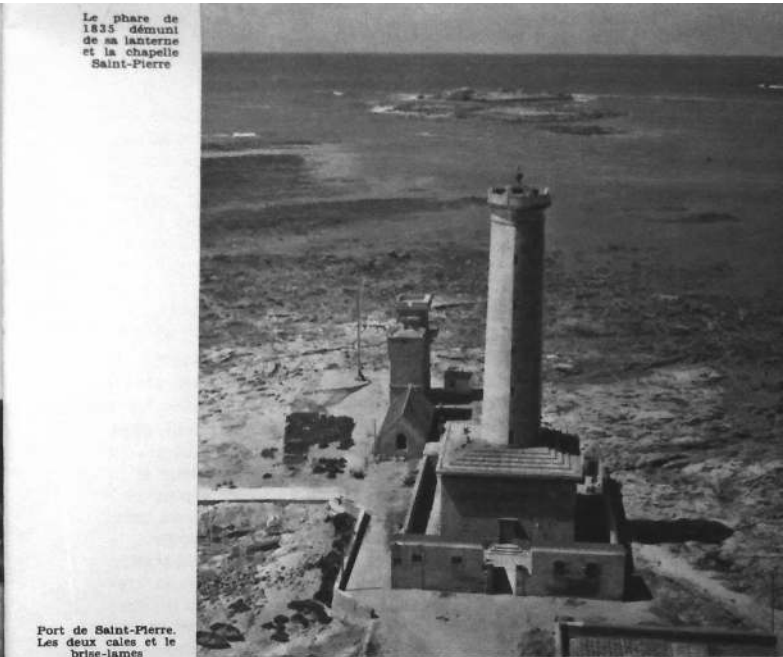


Sur le Menez  
de Saint-Guénéolé :  
flet bleu au sec  
(cl. Pierre Dupouy)



Flocons d'écume  
dans le creux  
des rochers à  
Saint-Guénéolé

Penaison marine:  
laminaires pour  
l'engrais à la  
Torche



Le phare de  
1835 démonté  
de sa lanterne  
et la chapelle  
Saint-Pierre

Port de Saint-Pierre.  
Les deux cales et le  
brise-lames



à l'entrée des Groumili, on voit venir à soi, en procession, ces sardiniers modernes, longeant les brisants et fendant les houles, les mâts furieusement secoués, et cela dans un nimbe de mouettes en mouvement, on peut se dire qu'on a le spectacle d'un triomphe qui vaut à sa façon ceux de la Rome antique.

## LA POPULATION SA VIE, SON ESPRIT

On a dit de la Bretagne qu'elle est la terre du passé : on ne le dirait peut-être plus. Ici du moins, les yeux sont plutôt tournés vers l'avenir.

Le progrès matériel est partout : pour le cultivateur, dans le brabant, le semoir, la faucheuse, l'arracheuse de pommes de terre, la batteuse mécanique ; il serait dans le tracteur si la propriété était plus grande, moins parcellaire et moins clôturée. Pour le pêcheur, il est dans le moteur de son bateau, dans le pont hermétique, dans la couchette ; pour plusieurs, dans le poste de T.S.F. Pour les uns et les autres, dans une alimentation meilleure, plus variée, plus semblable à celle des villes. Autrefois, le marin à bord buvait de l'eau : il boit maintenant du vin ; à terre aussi, et parfois, me dit-on, un peu trop, pour sa bourse et pour sa santé. Mais autrefois il buvait de l'eau-de-vie, ce qui valait probablement moins.

Progrès aussi dans l'habitation, devenue presque spacieuse, et munie de commodités qui furent ignorées longtemps. La cuisine, avec ses murs carrelés, sa netteté rigoureuse, est un véritable salon, et la cuisinière à charbon ou à butagaz, quand elle n'est pas électrique, relègue loin dans le souvenir l'âtre au tirage inégal et la piquante fumée du bois, du goémon sec ou de la bouse sèche. On s'éclaire à l'électricité, on fait venir chez soi l'eau de ville. Un raffinement suprême : la chasse d'eau et la fosse septique.

Appréciations, sans crier bravo à la vue des plans coupés, des toitures débordantes et des coquetteries en zinc, en parpaings ou en peinturlure. Une façade comme celle de Leur-Venn vous avait une tout autre mine.

Il est certain que le pays a perdu un peu de son caractère. Il se civilise, donc il se banalise. Pouvait-il se figer dans un archaïsme qui réjouissait beaucoup de ses amis ? Les bornes-fontaines, les transformateurs et les poteaux de l'électrification

lui donnent le « la ». Il a vu, il voit les digues de ciment compléter les défenses naturelles de ses ports. Il a vu en 1835 un premier phare se dresser à son extrême pointe. Il en voit un second depuis 1897, et c'est le phare d'Eckmühl, l'un des plus puissants et des plus beaux qui soient au monde. Ah ! celui-là, nous pouvons l'admirer sans réserve, et le bénir, quoique par la vertu de son feu tournant il n'y ait plus de véritable nuit sur Penmarc'h. Ce grand clerge de pur granit est le moins déplacé des intrus.

Le breton se parle toujours au pays, et le costume bigouden y est encore porté, mais de moins en moins, surtout par les jeunes. On peut cependant voir aux sorties de messe, aux pardons, à la Toussaint, de merveilleux et touchants ensembles : coiffes blanches, corsages brodés ou d'un somptueux velours noir, mantelets noirs. Mais dans l'ordinaire des dimanches ou des jours ouvrables, la mode des villes fait bien des conquêtes. Chez les hommes, sauf quelques survivances du gilet montant et du chapeau enrubanné, l'habillement est devenu quelconque. Le pêcheur se vêt surtout de toile bleue ou tannée, et se chausse volontiers de bottes en caoutchouc comme ailleurs. Le cercle folklorique de Penmarc'h, un des nombreux cercles qui sont nés récemment en Bretagne sous la même étiquette, s'est fait le champion de la tradition menacée : chants, danses, costumes, tout est par lui maintenu ou ressuscité au moins cinq ou six fois par an, soit en Penmarc'h même, soit ailleurs en Bretagne, en France, on pourra même dire bientôt, croyons-nous, à l'étranger.

Le costume de Penmarc'h est celui de tout le pays bigouden, de tout le pays dont les femmes portent la coiffe ainsi nommée. D'où vient ce nom ? Il est curieux qu'on ne le sache pas. Le plus indiqué paraît être de l'entendre comme *begouden*, *beg* signifiant pointe, ou étant le signe le plus usité du pluriel breton, et *den* un suffixe qu'on retrouve dans les mots analogues, *bordelen*, *chicoloden*, *corleden*, qui désignent aussi des variétés de coiffes. La coiffure à pointes, tel serait le sens et telle était bien la réalité, au début de l'évolution qui a finalement abouti à la mode actuelle. Celle de 1850 et même celle de 1900 comportaient deux petites coiffes : le *bigouden* proprement dit, qui était celle de devant et formait un triangle, la pointe en haut et un minuscule appendice à cette pointe, derrière elle et à la toucher, le *taleden*, rectangle de lingerie unie et amidonnée, tandis que le bigouden portait une légère broderie généralement sans relief. L'ensemble présentait visiblement trois pointes. Un





Saint-Guénolé. Bateaux de pêche accostés à la jetée

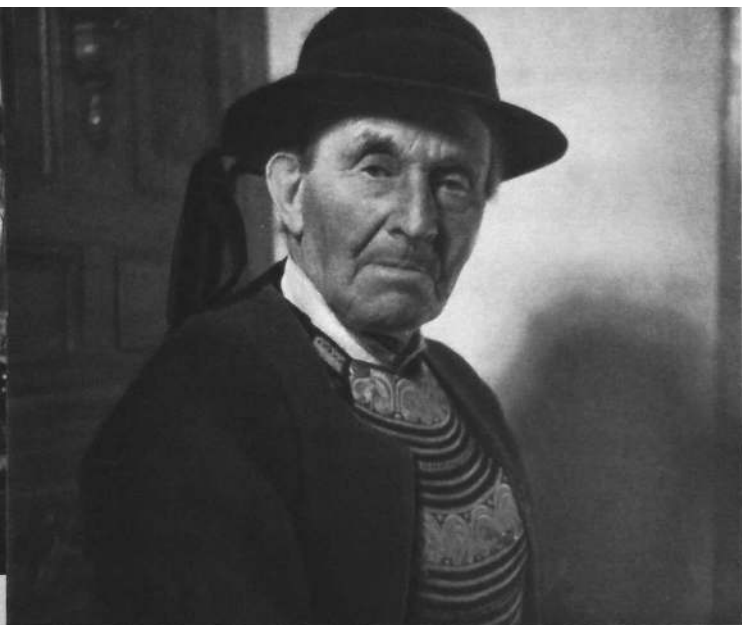
Bateaux en hivernage à Saint-Guénolé



bonnet de dessous, d'un drap qui s'ornaît aux grands jours de galons et de pallettes et, sur un côté, d'une cocarde, complétait la coiffure ; les cheveux, remontant par derrière jusque sous les deux petites coiffes, avaient soin de laisser voir, de chaque côté, le bonnet. Aujourd'hui, les cheveux se montrent le plus possible, et le bonnet ne se voit plus. Les coiffes ont pris de l'ampleur, surtout de la hauteur, la seconde emboîtée dans la première : il ne s'agit plus de couvrir les cheveux, mais de leur faire une parure magnifique et coûteuse. Des juges sévères verraient là un signe de décadence : il ne faut pas que l'accessoire devienne l'essentiel. Or telle est la tendance du costume entier : le velours, d'abord simple bordure, avait fini par prendre la place du drap ; aujourd'hui le corsage aux manches très allongées, le tablier, la jupe, tout est broderie, tout rutil, tout flamboie, du moins aux noces et sur les planches des fêtes folkloriques. Serait-ce la splendeur d'un soleil couchant ? Souhaitons encore de longs jours à cet uniforme qui a sa noblesse.

La Basse-Bretagne était, selon Le Braz, « le pays des pardons ». Il l'est encore, sans doute, et ceux de Penmarc'h méritent qu'on les voie : celui du bourg, celui de Saint-Guénolé, qui s'accompagne d'une bénédiction des bateaux neufs, celui de Saint-Pierre, qui est aussi celui des enfants, celui de la Madeleine, surtout celui de Notre-Dame de la Joie, le plus connu, le plus couru de tous. Peut-être sont-ils plus ordonnés, plus disciplinés qu'autrefois : l'esprit est-il le même ? Les marins, sur cette côte, ont toujours été, dans l'ensemble, des hommes de gauche. Les barons du Pont, qui avaient affaire à ceux de Kérite, les trouvaient indociles et « mutins ». Il semble bien que le recteur et son vicaire étaient du même avis. Mais cette indépendance n'empêchait pas la piété, et quand la tourmente surprenait le pêcheur, quand survenait le naufrage, il ne manquait pas d'adresser son S.O.S. à la Vierge, étoile de la mer. Nous avons vu des équipages entiers (entiers ? pas toujours) défilier dans la procession, à ce pardon fameux, en chemise blanche et pantalon blanc, nu-tête, pieds nus et le clerge en main ; il était difficile de garder les yeux secs en les voyant : c'est une chose qu'on ne revoit plus.

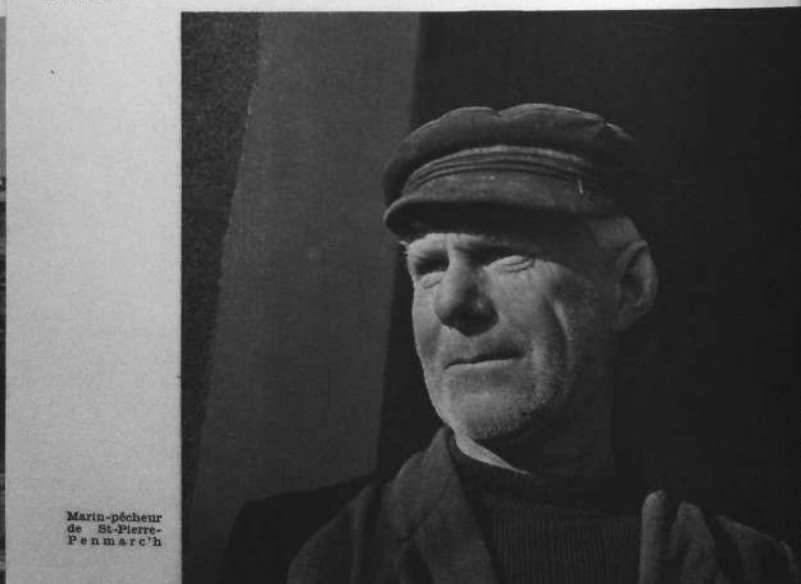
On pourrait, ici comme ailleurs, distinguer entre marins et terriens : il ne faudrait pas trop accuser la différence. Le fond est le même et, si l'on ne voit guère de pêcheurs retourner à la ferme, on voit bien des paysans se faire pêcheurs. L'homme qui règne sur ses propres champs n'a pas un sentiment



Un Bigouden  
du bourg de  
Penmarc'h



Jeune fille  
de Kéerty-



Marin-pêcheur  
de St-Pierre-  
Penmarc'h



Une Bigouden  
à St-Guénolé

médiocre de sa dignité, celui qui tient la barre de son bateau non plus. Ce sont des gens de la palud, manieurs de bêche, chercheurs de goémon et guetteurs d'épaves, qui ont contribué le mieux à maintenir et à augmenter l'effectif des équipages : ils n'ont pas été longs à en prendre l'esprit.

Cet esprit, quel est-il ? Nous avons signalé un goût héréditaire de l'indépendance. Ajoutons-y celui du travail, chez la plupart un don remarquable de l'observation, un jugement, une finesse que des manières un peu brusques pourraient empêcher de bien reconnaître. La culture intellectuelle produit de belles réussites sur ce terrain, quand elle peut lui être administrée, et il en est qui font honneur à des familles où les grands-parents ne parlaient pas français. N'oublions pas une sociabilité générale, une obligeance, une bonhomie, une générosité naturelles, un goût vraiment gaulois de la conversation : on s'interrompt de loin, on parle beaucoup et vite, on crie même : il le faut bien, dans un pays de vent.

Nous en venons à l'essentiel, qui est le courage, au besoin le dévouement. A terre, on n'est pas toujours d'accord entre voisins, il y a des rivalités, des jalousies, des rancunes ; en mer, l'entraide est de règle, et cette règle ne se discute pas. Les trois bateaux que la Société centrale de sauvetage a confiés à ces marins sont de ceux qui ont les plus beaux états de service. On se rappellera longtemps, rue de Bourgogne, la catastrophe survenue à ceux de Saint-Pierre et de Kérity, le 23 mai 1925, en portant secours à deux chaloupes du pays : ce fut un quadruple naufrage. Saint-Guénolé attend un bateau neuf qui sera, du moins pour un temps, le plus beau d'une flottille de choix. On lui prépare un abri neuf, l'ancien, une fois agrandi et aménagé, devenant un autre abri bien utile aussi, un Abri du Marin. Touristes, estivants, amis de Penmarc'h et de cette mer admirable par tout temps, mais si dangereuse parfois, n'oubliez pas qu'il y a un tronc dans les maisons de l'un ou de l'autre et que vous ne pouvez mieux placer vos libéralités.

### L'ATTACHEMENT A PENMARC'H

Les amis de Penmarc'h... Il y en a beaucoup, et de fervents. Les artistes, d'abord, des peintres, depuis Léopold Stevens, fils d'Alfred, Maurice Courant et son ami de Latenay, Maufra et son ami Dezaunay, Gaston La Touche, Léon Couturier, Lucien Simon, jusqu'à Méheut et Lemordant, blessé, mais bien vivant,

et n'oublions pas Pierre Fleury. Qu'est-ce donc qui les retenait sur cette plaine presque nue, dans ce pays aux lignes sobres qui n'a que faire d'un pittoresque facile ? Quelque chose de plus grand et de plus haut, sans nul doute.

Il ne déçoit, du moins au bout de quelques jours, personne, sinon ceux qui ne rendent pas toute justice à ces réalités vivifiantes : la lumière et l'air. L'air, en Penmarc'h, est chargé de sel et d'iode. La lumière, douce comme un éclairage à l'huile aux meilleurs jours des « mois noirs », brille à l'époque de la moisson comme sur un Sahara, et l'on voit des ondes de chaleur vibrer au ras des dunes. La mer elle-même est une surface de réverbération intense, vers laquelle se portent naturellement nos regards, tandis que nos poumons absorbent gratis un air marin qui purifie à fond.

Là, sans doute, est le grand secret du pays, celui dont tout le reste découle, à commencer par cette impression de délivrance qu'on y éprouve. Aussi est-il accueillant aux solitaires, aux inadaptés. Ils se trouvent là chez eux.

En 1940, les Allemands y sont venus avec leurs mitraillettes, leurs canons, leurs règlements. Ils n'ont pu faire que les habitants perdent leur regard direct et leur franc-parler. Une lettre d'un jeune résistant, mort depuis pour la France, contenait ces mots : « Je pense au spectacle sublime du couchant sur le menez de Saint-Guénolé. Il y a là plus qu'un soleil qui se couche dans l'eau, plus qu'une côte qui s'estombe... C'est la liberté même qui pénètre dans la chair. »

Un pays qui vous exalte à ce point n'est pas triste.

Songez-y... Il y a une chapelle au bord de cette mer, consacrée à Notre-Dame de la Joie. On abrège même le plus souvent ; on dit « La Joie » tout court : « la chapelle de la Joie... l'étang de la Joie... ils sont à la Joie... ils reviennent de la Joie. » On pourrait croire à une ironie quand on pense à tant de tempêtes et de sinistres. Non pas. Ce mot a la valeur d'un symbole, et c'est bien le cas de redire ce que Michelet disait de la mer bretonne : « C'est autour de ses rocs les plus sauvages qu'elle est vraiment gaie, je veux dire vivante et joyeuse d'une grande vie. »

## TABLE DES MATIERES

Vue d'ensemble .....	3
De la côte à l'arrière-pays .....	6
Mégalithes et préhistoire .....	8
Histoire et légende .....	9
Monuments religieux .....	14
Manoirs .....	17
Trois siècles de décadence .....	20
Retour de fortune .....	20
Les temps difficiles, le filet sauveur .....	23
La population, sa vie, son esprit .....	28
L'attachement à Penmarc'h .....	34

## BIBLIOGRAPHIE

### **CAMBRY :**

Voyage dans le Finistère en 1794 et 1795.

### **FREMINVILLE :**

Antiquités du Finistère. 1835.

### **Camille VALLAUX :**

Penmarc'h aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. 1907.

### **F. QUINIOU :**

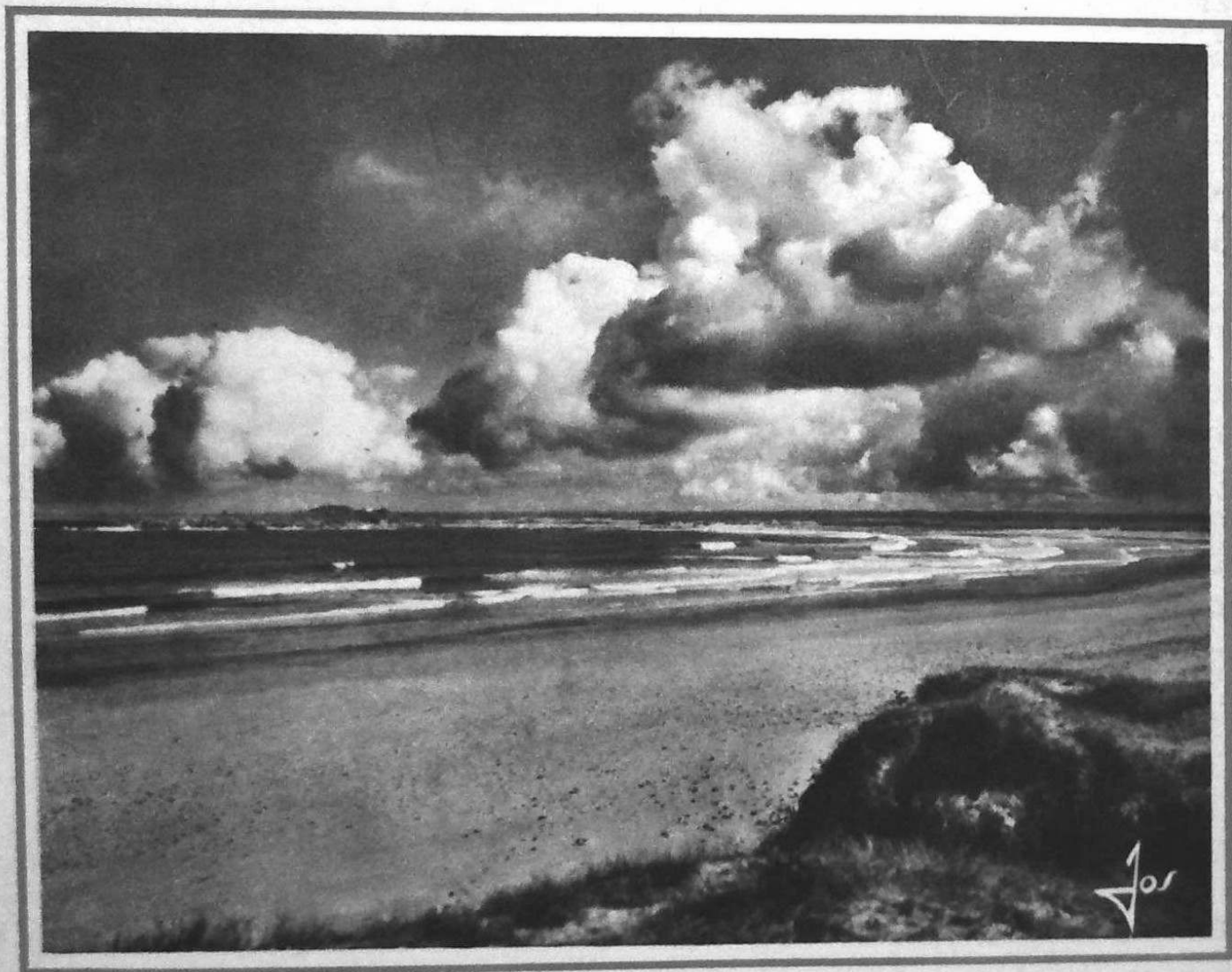
Penmarc'h, son histoire, ses monuments. 1925.

### **Alexandre MASSERON :**

Quimper, Quimperlé, Locronan, Penmarc'h. 1928.

---

Illustration et mise en pages de JOS LE DOARE  
Impression par HELIO-CACHAN, à Cachan (Seine)  
Mai 1951



La plage de Porz-Carn  
et l'anse de la Torche